

En se trouvant au milieu de cette foule, les sons de la flûte et du hautbois, le mouvement de la danse, le bruit, l'éclat des lumières, mais surtout la vue de ces autres moutons qui les regardaient tout hébétés, rendront les vrais moutons furieux, le bélier surtout attaqua vigoureusement le bélier ennemi et cassa sa corne sur une magnifique glace dans laquelle il se mirait. Le reste du troupeau se rua sur les femmes en voulant se sauver. C'était un désordre, une confusion indescriptibles, les instruments de musique, les fleurs, les arbustes jonchaient le sol, les toilettes étaient déchirées, les danseuses poussaient des cris lamentables.

Enfin, tous les valets de chambre et les valets de pied de la maison s'étant mis en chasse, on parvint à emmener le malencontreux troupeau, il commençait à s'en aller avec assez d'ordre, lorsque le chien, qui avait conquis l'étable et en était paisible possesseur, s'avisa de venir voir aussi la fête. A l'aspect de sa grosse tête les moutons se sauvèrent de nouveau avec furie, mais cette fois ce fut dans le jardin. Là, une sorte de vertige les saisit, et pendant une heure la chasse fut inutile, on n'en pouvait attraper aucun.

D'après ce récit de madame d'Abrantès, auquel je n'ai rien voulu changer, je laisse à penser quelle charmante fête la duchesse de San-Stefano donna à ses amis. Cette délicieuse bouffonnerie défraya pendant longtemps la verve des chansonniers et des vaudevillistes.

XI

De l'importance que l'Empereur attachait à la musique italienne — Barilli pris pour le Pape. — Prédilection de l'Empereur pour Cimarosa. — Le *Matrimonio segreto* — Une conversation que j'ai eue avec Champain. — Début musical d'un savant illustre, M. Orfila. — Curieux détails.

C'est à l'Italie que la musique française a dû sa régénération. Les artistes ultramontains ont été nos maîtres, c'est en suivant leur impulsion que nous avons marché dans la voie du progrès.

L'Empereur Napoléon fut donc bien inspiré lorsqu'il offrit une hospitalité généreuse aux grands talents qui s'étaient développés au delà des Alpes. En appelant Paisiello à la surintendance de la chapelle, et Paësi à la direction de la musique impériale, il voulut s'approprier deux éminents compositeurs dont s'honorait l'Italie. Nous avons vu que Crescentini fut comblé de ses faveurs, et il s'attacha, par de magnifiques engagements, les Barilli, les Tachinardi, les Ciavelli, c'est-à-dire les voix les plus belles, les plus mélodieuses des premières années de ce siècle.

Barilli, cet excellent comédien, ce délicieux *primo buffo caricato*, faisait particulièrement les délices de Napoléon. — A propos de Barilli, nous avons entendu raconter une anecdote assez plaisante. Ce chanteur ayant obtenu de Napoléon un congé de deux ou trois mois pour aller régler quelques affaires en Italie. Il retournait à son poste, et venait rejoindre, à Paris, la troupe chantante du théâtre de l'Empereur. Il faisait froid, et pour passer le mont Cenis, Barilli s'était coiffé d'un bonnet rouge descendant jusqu'aux oreilles. Arrivé à Lyon, il s'établit à l'hôtel de l'Europe, pour y passer quelques jours et se reposer des fatigues du voyage, il demanda l'heure du souper.

— Monseigneur, lui répond la maîtresse de l'établissement, nous n'avons pas d'autre heure que la vôtre. Ordonnez, et vous serez servi dans votre appartement.

— Mais je n'ai pas les moyens de faire autant de dépense. La table d'hôte me suffit.

— Nous savons bien qu'une personne qui est forcée de quitter sa patrie peut se trouver gênée. N'importe, nous sommes trop heureux de recevoir votre visite. C'est le ciel qui vous envoie. Ne soyez point inquiet sur la dépense. Que l'on conduise monseigneur à l'appartement des ambassadeurs.

Barilli se laissa guider. On lui sert un souper exquis, des vins délicieux. Le classique macaroni, le chapon truffé, le *ravioli* ne sont point oubliés. Accoutumé aux méprises qui font

le sujet de tant d'opéras bouffons, Barilli vit bien qu'il y avait quelque imbroglio de cette espèce. Trop galant homme pour profiter des bienfaits qui s'adressaient à un autre, il voulut qu'on s'expliquât.

— Je ne suis pas celui que vous croyez, mais un honnête chanteur engagé pour tenir l'emploi de *primo buffo*.

— Nous savons tout. Exilé, proscrit, il est naturel que vous ayez recours à d'innocentes ruses. Au reste, soyez assuré de notre discrétion.

Je vois qu'il faut se résigner, dit Barilli. Il reste encore plusieurs jours à Lyon, pendant lesquels il fait grande chère. Cependant, le jour fixé pour sa rentrée approchait, et il se vit forcé de dire adieu à ses aimables hôtes. Son bagage était déjà placé sur la voiture. Le *buffo* sort de sa chambre, la bourse à la main, et trouve, dans la pièce voisine les maîtres de la maison, leurs parents, alliés, amis, domestiques agenouillés, et les suppliant de leur donner sa sainte bénédiction. Barilli ne s'attendait pas à cet effet dramatique.

— Vous refusez mon argent, leur dit-il, et vous demandez ma bénédiction, il y aurait de l'ingratitude à vous en priver. Je vous la donne. *In nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti*.

— Amen, répondit en chœur la dévote compagnie, et Barilli s'empressa de monter en voiture.

Le pape était alors à Savonne. Beaucoup de cardinaux, exilés dans le midi de la France, avaient passé à Lyon. La barrette rouge, l'accent italien, une belle figure, d'un caractère un peu monacal, firent prendre l'illustre *buffo* pour une Eminence.

L'Empereur rit beaucoup de l'aventure de Barilli, et il se plaisait à en raconter les détails.

Napoléon attachait la plus grande importance aux chefs-d'œuvre de la musique italienne, il les revoyait toujours avec un plaisir qui se manifestait par de joyeuses acclamations. Mais les productions de Cimarosa avaient pour lui un intérêt et un charme particuliers.

La prédilection de l'Empereur pour les ouvrages de Cimarosa avait donné à la musique de ce compositeur une vogue qui grandissait chaque jour. Par une contradiction singulière, Napoléon, dont la nature énergique et puissante semblait ne pouvoir être impressionnée que par de larges et vigoureuses inspirations, Napoléon aimait passionnément ces caressantes mélodies, ces grâces charmantes, ces tendres et poétiques modulations, ces exquises délicatesses et toutes ces aimables qualités qui, dans l'art musical, donnent à Cimarosa une place analogue à celle que Raphael et Corrège occupent dans les arts du dessin. Le conquérant, le législateur, le grand homme d'Etat, fatigué de planer dans les plus hautes sphères, se reposait avec délices dans ces régions calmes et sereines que la verve élégante du maestro italien colorait des plus doux rayons. A le voir respirer les parfums qui s'exhalaient de toutes ces ravissantes mélodies, vous auriez dit un aigle qui, descendu des hauteurs du ciel ou des cimes des montagnes, vient dans les vallons écouter les amoureuses romances des fauvettes et des rossignols.

Tout ceci explique pourquoi, sous l'empire, Cimarosa jouit si longtemps des faveurs du dilettantisme. Les plus jolis airs du *Matrimonio segreto* avaient un prodigieux succès dans les salons. J'eus occasion d'entendre chanter cette délicieuse musique par un homme devenu depuis très-célèbre. Voici à quelle occasion.

Un soir, chez le comte de Balck, un jeune homme, que je n'avais point encore remarqué, attira vivement mon attention. Sa physionomie était, en effet, des plus remarquables, son front large, sa figure expressive, son air sérieux et un peu mélancolique, son œil où rayonnait une intelligence supérieure, tout en lui commandait le plus vif intérêt.

— Quel est ce jeune homme ? dis-je à mon ami Champain auprès duquel j'étais assis.

— C'est un Portugais venu à Paris pour étudier la médecine, et qui promet de marcher avec succès sur les traces de Lavoisier et de Chaptal. Le comte de Balck le protège beaucoup.